

Les Filles du coin

Transcription de la discussion avec Yaëlle Amsellem-Mainguy

Programme PRESAGE : Bienvenue dans Genre, etc., le Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre de Sciences Po.

La France est l'un des pays les plus ruraux d'Europe. Selon l'INSEE, l'Institut national de la statistique et des études économiques, 33% de la population française est rurale : c'est-à-dire que 22 millions de personnes vivent dans des communes peu denses, où il y a peu d'habitants par kilomètre carré.

Yaëlle Amsellem-Mainguy est sociologue, chargée de recherche à l'Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire. Elle a récemment publié un livre aux Presses de Sciences Po, fruit d'une enquête de terrain auprès de filles et de femmes à qui l'on donne rarement la parole : des femmes qui ont grandi et qui vivent en milieu rural, celles que l'on surnomme parfois les "filles du coin".

Bonjour Yaëlle Amsellem-Mainguy.

Yaëlle Amsellem-Mainguy : Bonjour.

Programme PRESAGE : Donc je viens à l'instant de rappeler quelques statistiques : d'après l'INSEE, 88 % des communes en France sont des communes rurales. Et vous, vous avez mené des entretiens qualitatifs dans quatre territoires : les Deux-Sèvres (près de Poitiers), la presqu'île de Crozon (en Bretagne), le massif de la Chartreuse (situé au dessus de Grenoble) et la pointe des Ardennes (qui se situe dans le nord-est, près de Charleville-Mézières). Pourquoi est-ce que vous vous êtes rendue dans ces quatre territoires en particulier ? Comment est-ce que vous les avez sélectionnés ces territoires ?

Yaëlle Amsellem-Mainguy : Alors l'idée c'était de pouvoir faire une continuité des travaux en sociologie de la jeunesse, en sociologie des mondes ruraux et en sociologie des classes populaires. Et avec comme spécificité par rapport à mes prédécesseurs, comme Nicolas Renahy qui a fait un ouvrage majeur qui s'appelle *Les gars du coin*, ou encore Benoît Coquard qui a publié un peu plus tard *Ceux qui restent : Grandir dans la France en déclin*, d'aborder la question autrement en ne venant pas moi du milieu rural et du coup en ayant quelque part quand même un avantage c'est de ne pas en faire partie et de pouvoir aller naviguer dans quatre espaces ruraux différents.

Et donc avec l'idée de pouvoir à la fois être sur des territoires touristiques dans lesquels on peut se reconnaître sur une carte postale : "Moi je viens de là-bas, regarde il y a une carte postale au tabac" et deux territoires beaucoup moins touristiques. Et notamment pour répondre à la question : qu'est-ce que finalement ce moment de tourisme permet ou produit sur les discours des jeunes et des jeunes femmes en particulier. Parce que, par contre, du côté des adultes on entend souvent que "le tourisme est une opportunité, en termes d'emploi, en termes de capital culturel, en termes d'échange, en termes d'ouverture", mais en vrai qu'est-ce qu'il en est ? Et est-ce que ça change vraiment le quotidien des jeunes femmes qui vivent et qui habitent encore en milieu rural quand je les rencontre et qui sont majoritairement issues des classes populaires ?

Programme PRESAGE : Merci pour cette première réponse. On va maintenant plonger dans le cœur du sujet : vous venez de le rappeler, pour votre enquête vous avez interrogé des femmes, des jeunes femmes, celles qui sont restées vivre dans les territoires ruraux. Est-ce que vous pourriez nous dire comment est-ce qu'on devient une "fille du coin" comme on dit ? Est-ce que vous pourriez nous expliquer un petit peu quel est le processus ?

Yaëlle Amsellem-Mainguy : Alors le processus d'être une fille du coin ça ne nécessite pas d'être née en milieu rural. Comme elles disent avec, en provoquant un petit peu la sociologue que je suis : "Moi je suis née en ville, je suis née à la maternité !". Alors clairement toutes les filles sont nées effectivement à la maternité. Par contre, le fait d'être une fille du coin c'est d'abord avoir une histoire familiale qui est présente, qui est connue, qui est reconnue : on fait partie d'une lignée familiale à laquelle finalement on est identifiée aussi parce qu'on se fait appeler par son patronyme : on est la "fille de", on est "la petite Machin", la petite Dupin par exemple. Et donc être la petite Dupin, c'est bénéficier d'une certaine reconnaissance sociale, locale, par l'ensemble des personnes, pas que les jeunes, mais y compris les adultes. Donc il y a ça dans le fait d'être une fille du coin. Il y a avoir des parents ou des grands-parents ou de la famille qui habite dans un espace, un environnement assez proche. Et puis il y a tout le réseau qu'on peut avoir et qui bénéficie à chaque personne qui vit sur ce territoire là. Et qui, en sociologie quand on parle des classes populaires, et donc, qui ont un moindre capital économique, éventuellement un moindre capital scolaire et culturel, vont pouvoir activer le capital de réseau qu'on appelle le capital d'autochtonie. Et qui va participer au fait de se faire identifier, d'être identifiée comme étant une fille du coin.

Programme PRESAGE : D'accord. Et il y a un mot qui a l'air d'être revenu assez souvent au cours de votre enquête : c'est le mot "cassos" que les femmes que vous interrogez ont l'air d'utiliser comme une sorte de figure un peu repoussoir. Est-ce que vous pourriez nous en dire plus et nous expliquer qui est-ce qu'on désigne par ce mot "cassos", et pourquoi ?

Yaëlle Amsellem-Mainguy : Alors typiquement dans les filles du coin il y en a certaines qui sont mises à l'écart, qui sont marginalisées. Alors les filles du coin qui bénéficient d'une grande notoriété, qui sont très populaires, ça va être la fille ou la sœur du président du club de foot ou de l'entraîneur de basket ou la fille de la mère qui bosse au supermarché et qui en même temps est dans les associations culturelles. C'est des parents qui vont s'investir localement. Pas forcément en politique mais qui vont avoir une place dans le club de chasse, de pêche, dans les clubs, ... voilà, dans les associations locales.

Programme PRESAGE : Les pompiers aussi je crois...

Yaëlle Amsellem-Mainguy : Voilà, et les pompiers typiquement font partie des modes de sociabilité, d'inscription dans la vie locale.

Et puis il y a toutes ces filles aussi qui sont marginalisées, alors pas que "à cause", entre guillemets, de leurs parents, mais qui sont à l'écart de ces réseaux là parce que les familles ne s'entendent pas, parce que les familles sont plus pauvres que les autres, parce qu'elles sont en situation de grande précarité, parce qu'elles sont bénéficiaires d'aides sociales à qui on va reprocher, finalement, d'être des assistées, comme si finalement on était pas tous bénéficiaires de certaines aides sociales. Mais là ce sont des aides sociales qui sont visibles, comme le Secours Populaire par exemple, et de qui on va dire en fait "Eux c'est des

gens qui ne sont pas fréquentables". Et donc les "cassos" vont faire partie de ces jeunes marginalisés parce que quelque part leur précarité, leur pauvreté pourrait finalement pouvoir toucher la personne qui les fréquenterait et faire risquer de remettre en question le capital de notoriété, le capital de réseau, le capital d'autochtonie qu'on peut avoir. C'est aussi des familles qui pour certaines ont posé des problèmes dans les générations antérieures et donc des jeunes d'aujourd'hui se retrouvent responsables des problèmes qui ont eu lieu entre les familles et notamment : "Tu te rends pas compte mais sa mère, son père, a fait ci ou ça à ma famille, ou son grand-père, sa grand-mère a fait ci ou ça à ma famille".

Programme PRESAGE : Et du coup là on revient sur cette idée de lignée, et d'appartenance sur plusieurs générations que vous mentionniez.

Yaëlle Amsellem-Mainguy : Voilà et du coup là on retrouve l'inscription et la force et le poids en même temps d'être et de grandir dans un espace local qui est relativement restreint où les choses se savent où les choses se connaissent et où les familles sont identifiées.

Programme PRESAGE : Et dans le livre vous parlez aussi à plusieurs reprises du rapport à la route, du manque de transports, de l'obtention du permis de conduire et aussi des accidents de la route. Est-ce que vous pourriez revenir sur le rapport que les femmes dans les milieux ruraux entretiennent avec la route ?

Yaëlle Amsellem-Mainguy : Alors ce qui est intéressant c'est que déjà, d'une part, la route revient beaucoup dans leurs discours : les déplacements, les mobilités, les accidents de voiture. Toutes les filles que j'ai rencontrées connaissent des gens qui ont eu un accident. Ce dont elles vont rendre compte c'est à quel point le rapport à la route il est genré puisqu'en fait dès l'enfance elles ont le droit d'aller moins loin que leurs frères ou que leurs cousins ou que leurs copains garçons. Quand arrive l'adolescence, elles sont aussi moins pourvues en scooters ou en motos que leurs alter-egos masculins. Donc pour avantages elles vont sortir et traîner avec des garçons qui sont un peu plus âgés, qui sont motorisés, tout ça, ça va leur permettre éventuellement d'avoir certaines mobilités. Pour celles qui ont des scooters et qui ont les parents les plus vaillants, elles ont des scooters à moins grande capacité, donc elles peuvent aussi aller moins loin et c'est des choses qu'elles vont pointer en disant : "Tu vois là c'est pas normal".

Et elles vont pointer aussi le fait que quand elles vont avoir leurs 18 ans, souvent en fait leurs frères, leurs cousins, leurs oncles, leurs copains, eux, dès leurs 18 ans et même avant, ont déjà en fait eu l'héritage de la vieille voiture de la grand-mère ou la vieille voiture des parents. Et elles à leurs 18 ans, elles vont devoir d'une part économiser pour leur permis de conduire, mais en plus économiser pour s'acheter une voiture. Donc elle ne sont pas motorisées à 18 ans comme leurs alter egos masculins et c'est des choses qu'elles vont montrer et dont elles vont faire part quand elles vont aborder finalement les inégalités. Et la route c'est un espace d'inégalités où les dernières enquêtes qui ont été faites par la DREES objectivent bien aussi ces propos là, sur le fait que les filles en milieu rural ont leur permis plus tard que les garçons et sont motorisées ensuite plus tard que les garçons. Et donc ça va avoir des conséquences sur les manières de pouvoir se déplacer, les modes de déplacement, la légitimité pour se déplacer, de solliciter des gens autour de soi pour se déplacer : pour faire ça ou ça et bien il faut se justifier, ce qui n'est pas pareil que quand on peut se déplacer comme on veut et quand on veut.

Programme PRESAGE : Et dans le livre vous parlez aussi de l'importance de la scolarité : l'école, le collège, le bus scolaire aussi et puis parfois l'internat. Quel rôle jouent ces institutions dans la socialisation des femmes en milieu rural ?

Yaëlle Amsellem-Mainguy : Alors l'école a un grand... est une des institutions les plus importantes quand on est enfant, qu'on devient adolescente et qu'on va entrer dans l'âge adulte. Finalement c'est vraiment une institution exceptionnellement importante et ce qu'on va voir c'est que si pendant l'école maternelle, voire pendant l'école primaire, tout le monde se fréquente et les groupes-classes changent peu en milieu rural, on connaît tout le monde. Alors parfois il y a un ou une nouvelle, qui va faire discuter, qui va faire, voilà. L'arrivée au collège, le passage au collège va venir bouleverser déjà les groupes et les rapports sociaux entre les jeunes, mais aussi l'identification de "d'où tu viens". Puisque d'un seul coup, il y a un regroupement de villages dans un collège et donc qui n'est pas sans tensions avec les histoires entre les villages et tout ça. Et puis en fait quand moi ... J'ai travaillé, donc, sur des jeunes qui ont entre 14 et 25 ans essentiellement, et quand on voit le passage au lycée, quand elles racontent leur passage au lycée, elles racontent le passage au lycée comme étant un moment d'opportunité où on n'est plus avec les gens qu'on n'a pas choisis mais parce qu'on fait avec, on fait avec les potes qui sont là et avec lesquels on a toujours grandi et on ne s'est pas forcément questionnée sur ces potes là. Et au lycée on va aller vers des groupes d'amitié par affinité : affinité de loisir, affinité d'intérêt, de centre d'intérêt de revendication, de mode d'habiller, de manière de sortie, d'aspiration professionnelle, ou politique et donc c'est comme ça qu'on va constituer son groupe de pote et on va maintenir, elles vont maintenir des liens avec les potes de la primaire mais petit à petit elles vont choisir leurs amis. Et c'est un moment où une grande partie d'entre elles vont dire "Ah, ça m'a permis de souffler !". Qu'elles soient dans des établissements on va dire généraux, technologiques ou professionnels ça ne change pas : c'est le moment en fait où le lycée dans une plus grande ville aussi, un peu plus loin, il va brasser aussi plus d'endroits, plus de bourgs, plus de villages, plus de monde, il va permettre aussi d'accéder à certains avantages de petites villes de province, avec à la fois les modes de consommation; mais aussi l'anonymat qui va avec, anonymat partiel. Et puis qui va aussi permettre pour certaines d'entre elles d'entrer dans la phase d'internat et qui contrairement à ce qu'on a tendance à dire - que les filles ne bougeraient pas et en milieu rural elles ne bougeraient pas - et bien elles dé-cohabitent bien plus tôt finalement que les urbaines, puisqu'à 14 ans elles vivent dans un entre-soi jeune en partageant leur chambre avec d'autres filles de leur âge qu'elles ne connaissaient pas une semaine avant éventuellement et avec qui elles vont cohabiter, colloquer, partager toute leur intimité, et construire, finalement, un entre-soi adolescent.

Programme PRESAGE : Et du coup après cette scolarité, parfois à l'internat, arrive l'entrée dans le monde professionnel et parfois le marché du travail justement comment est-ce qu'elle se passe leur intégration sur le marché du travail ?

Yaëlle Amsellem-Mainguy : Les filles que j'ai pu rencontrer ont comme point commun, si on part des points communs des quatre territoires, d'être formées et d'avoir des qualifications pour une grande partie d'entre elles et vont devoir postuler à des emplois bien souvent moins qualifiés que ce pourquoi elles ont été formées. Donc déjà, il va falloir qu'elles fassent la part entre "pourquoi j'ai été formée", "les emplois sur lesquels je vais pouvoir postuler" et du coup "les salaires qui vont aller en face" et tout ça. Ce qu'on voit

également c'est l'importance et les enjeux en termes de réseau, et les enjeux en termes de solidarité qui vont s'exercer sur l'accès à l'emploi. Typiquement les filles du coin, et la fille qui a un parent qui bosse au supermarché, c'est elle vers qui on va penser pour trouver un emploi pendant l'été, elle n'aura même pas besoin d'envoyer son CV. On va dire : "Ah mais c'est pas ta fille qui cherchait du boulot ? Ah ben tiens, il y a un poste pendant l'été qui va s'ouvrir parce qu'on renforce l'équipe". Contrairement à la fille, entre guillemets, "cassos", on va dire pour aller un peu plus vite, qui, elle, n'aura même pas l'opportunité de postuler parce que de toutes façons l'annonce ne va pas sortir, puisque de toutes façons le poste sera pourvu avant-même que l'annonce soit sortie. Et donc on va avoir ces moments là qui vont être importants. Et ce qu'il est important de se rendre compte quand même, c'est qu'il y a une très forte concurrence entre les filles dans des espaces où il y a moins d'emplois que de personnes qui auraient besoin et qui ont envie de travailler, et que les emplois sont moins qualifiés que les formations qu'elles ont eues. Et donc, pour une grande partie d'entre elles, elles vont raconter qu'elles ont de la chance d'avoir du travail et cette chance d'avoir du travail elle n'est pas sans lien avec les moyens dont elles, enfin..., elles sont prêtes à tout pour travailler pour une partie d'entre elles, donc à accepter des horaires de travail extrêmement compliqués, avec du temps de travail fractionné, du temps partiel subi, qui pour autant ne permet pas de faire des double-emploi ou des double-plannings. Elles vont être sur des contrats courts, de l'intérim. Et alors que en vrai, les jeunes aujourd'hui, comme les autres, ont besoin d'avoir des contrats stables, pour accéder à un prêt. Pas forcément pour acheter une maison, mais parfois juste pour avoir une machine à laver. Et en fait toute cette précarité de phase d'entrée dans l'emploi elle n'est pas juste une phase pour ces jeunes là, mais elle va être très longue, elle va inscrire aussi leur mode de rapport au travail et leur entrée dans l'emploi et va avoir des conséquences sur le processus d'autonomie et d'indépendance à l'égard de la famille.

Programme PRESAGE : Et donc vous avez aussi observé un sentiment de relégation, les femmes en milieu rural elles se sentent moins considérées que les jeunes des villes. Et je me demandais pourquoi ce sentiment était si fort ?

Yaëlle Amsellem-Mainguy : Et bien en fait ce que j'aurais tendance à dire c'est que quand on leur parle de la jeunesse, elles ont cette représentation sociale, comme toutes les personnes aujourd'hui en France, à savoir que : les jeunes vivent en ville, sont issus des classes moyennes supérieures, sont hyper connectés, n'ont aucun problème de santé, sont super bien foutus, ... Et elles grandissent avec cet imaginaire là, avec cette représentation là qui passe dans tous les *mass media*, dans les séries, dans la télé, enfin voilà. Et que par rapport à cette représentation de la jeunesse, notamment la jeunesse féminine, et bien il va falloir qu'elles se construisent et elles n'en font pas partie. Et elles ne se retrouvent pas dans les discours qui sont portés sur la jeunesse, elles ne se retrouvent pas non plus quand on vient parler.

Ou quand elles croisent des journalistes de la presse nationale qui vient sur leur territoire, c'est essentiellement quand il y a un fait-divers, un fait-divers glauque et elles ne veulent pas que leur territoire soit réduit en fait à ce fait-divers glauque et donc elles viennent interpellé, elles viennent dire à quel point elles sont déconsidérées puisque : "On ne s'intéresse à nous que quand il se passe tel ou tel fait". Et objectivement, quand on regarde effectivement, oui elles n'ont vu et elles n'ont croisé des journalistes de la presse nationale ou de la grande presse que à ces moments là en fait. Sinon elles ne les voient pas. Alors c'est là où il y a la force de la presse locale typiquement, qui elle assure. Et les journalistes locaux viennent

assurer finalement la diffusion d'informations sur les associations locales, sur ce qui se passe dans les établissements scolaires, sur, voilà, les courses, enfin voilà, ... tout un moment de la vie quotidienne qui n'est pas couvert sinon et qui vient donner aussi une autre image, mais encore faudrait-il qu'elles aient accès aussi à cette représentation là de la jeunesse.

Programme PRESAGE : Et je pense que c'est un peu en lien avec ma question suivante, qui sera aussi la dernière question, c'est la question de la déconnexion. Parce qu'en fait en lisant le livre, j'ai vu que ces femmes elles vous avaient aussi parlé de leurs rapports à Internet et de leurs rapports aux réseaux sociaux, et en fait ça m'a semblé un peu paradoxal parce qu'elles avaient l'impression d'être plus déconnectées, d'être plus "coupées du monde" que la génération de leurs parents, malgré toutes ces nouvelles technologies. Comment est-ce qu'on peut expliquer ça ?

Yaëlle Amsellem-Mainguy : Je ne sais pas si je l'aurais compris comme ça... En fait ce que je pense surtout c'est que quand elles vont parler de la jeunesse, elles vont se situer par rapport à une jeunesse hyper connectée et elles vont s'approprier les représentations qu'on a du milieu rural très homogène quand on vient de la ville, à savoir : la ruralité elle aurait une seule et même définition, une zone blanche dans laquelle on ne capte pas. Pour autant, quand je vais rencontrer les filles elles sont quand même hyper connectées, elles se débrouillent quand elle ne captent pas pour pouvoir capter : elles vont chez les unes, chez les autres, retrouver les espaces où on peut capter, elles vont regarder et écouter des mêmes stars, ou les mêmes musiques, en partie que les autres, elles vont passer beaucoup de temps sur des plateformes pour toutes les activités manuelles de *Do It Yourself* et tout ça. Et c'est ce qu'on va voir en fait, c'est à quel point elles sont connectées que cette connexion va se relier à leurs aspirations, à leurs loisirs, à leurs passions, à leurs activités, qui ne sont pas reconnues comme des activités professionnalisantes de leur point de vue, tandis que leurs alter egos masculins, eux, vont coder ça comme des compétences professionnelles transposables. Donc voilà. Mais je pense que ça rejoint un peu leurs discours de certaines qui, quand je les ai rencontrées au début de la recherche, m'ont un peu provoquée et je finirais peut-être par cette citation là qui est portée par deux filles et qui me disent : "Ici si tu cherches des gens, pfff ... tu cherches longtemps. Tout est plus compliqué car t'es loin et t'es isolée. Ici c'est pas trop l'image de la jeunesse d'aujourd'hui. Oui, et quand t'arrives tu penses pas qu'il va y avoir des jeunes. Même vous avec votre enquête vous pensiez même pas trouver des filles pour participer. La campagne ça fait vieux". Et en fait c'est ce sentiment là qu'elles ont et c'est aussi avec ça qu'elles vont se construire et produire un discours même si en fait quand on, en tant que sociologue, on va regarder les discours, on va écouter les discours et les représentations. Mais après on va écouter les pratiques, et dans les pratiques on voit bien que ça ne tient pas. C'est à dire que elles sont connectées, elles sont sur Internet, elles bénéficient des réseaux, elles maintiennent des réseaux avec les copines de la primaire même si elles sont passées au lycée, même si elles bossent et elles vont maintenir des univers sociaux qui vont être différents. Tandis que leurs mères devaient passer d'un groupe à un autre en fait, et quand elles allaient se poser en couple, leurs mères s'installaient chez leurs conjoints, en faisant pour une partie d'entre elles des ruptures avec leurs réseaux d'avant, tandis que les filles d'aujourd'hui peuvent maintenir en fait tous les réseaux actifs. Même si elles ne se voient plus, elles continuent de s'échanger des photos, elles continuent de maintenir via les médias sociaux tout un tas d'informations.

Programme PRESAGE : Donc elles restent connectées finalement.

Yaëlle Amsellem-Mainguy : Donc elles restent connectées pour la plupart d'entre elles.

Programme PRESAGE : Super et bien merci beaucoup.

Yaëlle Amsellem-Mainguy : Merci beaucoup à vous.

Programme PRESAGE : Genre et cetera, c'est le podcast du Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre de Sciences Po.

La musique est signée Lune.

Vous trouverez en description un lien vers la transcription de cet épisode ainsi que différentes références bibliographiques, comme le livre de Yaëlle Amsellem-Mainguy *Les Filles du Coin. Vivre et grandir en milieu rural* publié aux Presses de Sciences Po.

Si vous avez aimé cet épisode, n'hésitez pas à le partager et à en parler autour de vous. Merci, et à bientôt !